

CHAPITRE 1

La terrasse des Alcyons

J'ai gardé les clés de la maison. L'été, il m'est déjà arrivé de m'y glisser, comme aujourd'hui, ombre qui se confond dans l'ombre du portique, derrière la bibliothèque, du côté où personne en ville ne peut me voir. J'écoute les oiseaux. Cette fois, j'ai décidé que ce serait la dernière. Je ne reviendrai plus à Kérylos. Durant des années, je n'ai pas pu m'empêcher d'y entrer par effraction, de temps à autre, sans prévenir personne, pour toucher les statuettes de bronze, regarder les meubles, les peintures, pour entendre le jet d'eau dans le péristyle et pour revoir la mer à travers ses fenêtres ouvertes. Cette fois, je ne suis pas venu pour contempler. Je veux reprendre mon bien. Il est temps.

Kérylos, la villa grecque, est devenue célèbre. On la vend en cartes postales chez le marchand de tabac de Beaulieu-sur-Mer. J'en ai pris cinq ou six, avec des magazines que j'ai glissés dans la sacoche de ma caméra. Je ne suis pas revenu depuis une bonne

Villa Kérylos

dizaine d'années. Parmi ces cartes, j'ai trouvé celle qui représente la mosaïque du Minotaure, avec Thésée qui le décapite au centre du Labyrinthe, il le tient par une corne, le sang coule sous forme de tesselles de pierres ocre rouge. La semaine dernière, j'en ai reçu une semblable : mon adresse tapée à la machine, à la place du texte, le dessin stylisé et un peu maladroit d'une couronne de lauriers antiques, sans signature. Ce ne sont pas les ornements du triomphe de César, elle a des feuilles nombreuses, avec des fruits entre les branches, c'est une parure royale grecque, la couronne d'or d'Alexandre le Grand – que tous les archéologues du monde rêvent de retrouver. C'est ce qui m'a fait revenir. Je sais au moins maintenant où cette carte s'achète. A-t-elle été envoyée par quelqu'un d'ici, que j'aurais connu autrefois ? Certains auraient-ils conservé, depuis la guerre, l'habitude des lettres anonymes ? Mon adresse de Nice n'est pas difficile à trouver. La légende de l'image est toute simple : « Soleil d'été sur la villa grecque Kérylos – Une mosaïque de la salle de réception (l'Andrôn). »

Kérylos, c'est encore un lieu secret, qu'on ne visite pas et où les propriétaires, depuis longtemps, ne donnent plus de fêtes. Elle était, pour moi, quand j'avais vingt ans, une sorte de perfection. Aujourd'hui, je me demande pourquoi je l'ai trouvée si belle. Ce matin, je vois les peintures qui s'écaillent comme un maquillage défraîchi, les rideaux usés, les arbres morts. La canalisation du jet d'eau a dû casser, il ne fonctionne plus. Si je découvrais pour la première fois cette

Les rochers bleus

architecture, je me dirais qu'elle est ridicule, une page de poésie, apprise à l'école et vite oubliée.

J'aime, depuis que je suis devenu adulte, loin d'ici, les maisons qui ressemblent aux tableaux que je peins : des volumes géométriques, des murs nus. À l'intérieur je ne veux que des objets utiles et quotidiens. Tous ces ornements, que j'ai pourtant regardés, fasciné, ébloui, ont perdu leurs charmes. Comment faisait-on pour vivre dans ce décor, qui aurait pu être ma prison si je ne m'étais pas enfui ? Plus personne n'y habite, si ce n'est je crois les petits-enfants et arrière-petit-enfant Reinach, quelques semaines, pendant l'été, c'est la mode. Ils restent entre eux. Ils ont laissé tout là-haut des flacons de crème solaire et des matelas. Tout s'est inversé, et tant mieux : dans ma jeunesse, « la saison », c'était l'hiver.

Je retrouve, dès le seuil, mes réflexes d'adolescent, comme si je me faisais un devoir d'être jeune dans cette maison de ma jeunesse ; je grimpe deux étages – en m'arrêtant pour souffler, ma carcasse est encore plus usée que ces murs – et j'arrive sur la terrasse la plus haute, ma terrasse, ce grand carré au sommet de la tour centrale, d'où je pourrai filmer le panorama de la côte d'azur : l'anse de Beaulieu, la villa Ephrussi avec sa façade rose et ses arbres exotiques, de l'autre côté « la Réserve », qui est devenue un hôtel célèbre, les falaises d'Eze, belles comme celles qui dominent le sanctuaire d'Apollon à Delphes, Saint-Jean-Cap Ferrat et ses milliardaires. Je n'ai pas apporté mon petit pied télescopique, il ne faudra pas trop trembler,

Villa Kérylos

je veux laisser des images à mes enfants. Les heureux du monde peuvent m'envier. Ici, j'ai été plus heureux qu'eux – et moi je suis parti à temps. Des maisons se sont construites, mais au bout de cette pointe qui entre dans la mer, si j'oublie la villa, je peux encore me croire sur une île grecque. Aujourd'hui, je distingue bien la Tête de chien, le cap d'Ail, je devine même Monaco en fête. Si je reste jusqu'à la nuit, je verrai le feu d'artifice du prince – mais il ne faut pas ; au coucher du soleil, je serai loin. J'aurai trouvé.

J'ai mis mes lunettes de soleil et je me suis allongé sur les mosaïques. Je les ai vu poser, avec les calques dont s'aidaient les artisans : les tesselles composent une série de lignes, avec les points cardinaux comme dans les anciennes cartes des navigateurs, les noms des vents écrits en lettres grecques, je vois le ciel, je ferme les yeux, je les rouvre, à intervalles réguliers. Les poutres auraient besoin d'un coup de peinture. J'ai remarqué qu'un ou deux bronzes des balustrades se détachent. Encore quelques tornades et ils tomberont dans les rochers. Personne ne sait plus les refaire, j'imagine. Je ne veux pas croire que cette maison sera un jour une ruine. C'est ce qui peut lui arriver de mieux. Un jour de colère, j'avais eu envie d'y mettre le feu. Je m'étais retenu. Si j'y avais passé ma vie, j'aurais été emmuré vivant, je n'aurais jamais pu devenir artiste, je serais resté le bon petit garçon qui admire tout ce qu'on lui montre. L'escalier a une marche qui ploie et qu'il faudrait changer. Il y a quarante ans, j'aurais tout refixé et trouvé le bon pot de peinture dans le

Les rochers bleus

local du calorifère. Ma mère aurait été fière de son Achille, le bon garçon qu'elle a si bien vendu à cette jolie famille, et moi j'aurais été content, j'aurais fait le beau. Aujourd'hui, je vais laisser la marche se casser, mais l'envie de réparer me vient encore, malgré moi. Il ne faudrait pas qu'un indice trahisse ma visite de cet après-midi.

J'ouvre la porte d'une des deux chambres qui sont sous le toit, « Dédale » et « Icare » – ici toutes les pièces ont des noms. J'avais oublié à quel point chaque loquet est ouvragé, en forme de palme stylisée inspirée par des motifs de l'orient ancien, ciselée, patinée, d'un vert qui s'harmonise avec les couleurs chaudes du bois. On a remplacé les lits jumeaux par un grand sommier, le soleil tape sur la couverture ocre brodée de sphinx. Encore quelques années et les tissus, décolorés, brûlés, vont se déchirer et partir en charpie. J'ai retrouvé les odeurs des essences exotiques, j'ai passé mes doigts sur les marqueteries et les incrustations, puis j'ai plongé ma tête dans un coffre, vide, le parfum était comme le jour où les premières dizaines de meubles ont été livrés. J'étais là et tout le monde poussait des cris de joie. La fin de mon enfance, ici, quand j'y pense, me fait presque horreur.

En passant dans les pièces du bas, je regarde la lumière qui joue entre les chaises : le sol a été ciré. Qui fait cela ? Passer une cireuse à parquets sur du marbre ! La pierre a besoin de respirer, elle va mourir si ce traitement continue, tout va s'écailler et se fendre, devenir jaune. Dans vingt ans, Kérylos sera mort. On

Villa Kérylos

construira autre chose ici. Il restera de vieilles cartes postales dans des albums. Les mosaïstes qui ont passé des mois entiers à composer ce pavement avaient travaillé pour le Musée océanographique, à Monte Carlo. Ils me fascinaient. Je copiais leurs dessins pour m'amuser.

Ils avaient créé au sol de la salle à manger un poulpe aux gros yeux, très drôle, mon animal fétiche. Je l'avais décalqué dans mes cahiers avant d'en faire un tatouage que j'ai sur le bras. Cela surprend toujours les gens, on me demande si j'ai été marin. On n'ose pas me demander si j'ai été en prison. Je m'étais rendu chez un vieux tatoueur, sur le port de Salonique, un peu avant la guerre de 14. J'avais eu mal deux jours. J'étais heureux de garder une trace du plus extraordinaire des voyages que j'avais fait hors de Kérylos – sans me rendre compte que c'était encore un motif de Kérylos que je choisissais, en terre grecque, pour m'accompagner durant toute ma vie. Les maîtres mosaïstes, après leur départ, avaient laissé leurs recettes pour laver les tesselles. Je suis le dernier à savoir ça. C'était sans doute noté dans les papiers qui ont été embarqués par les Allemands. Théodore Reinach avait indiqué tout ce qu'il fallait faire pour s'occuper de sa maison après lui. Qu'est devenu ce carnet, avec sa couverture de cuir noir ?

Si je n'écris pas, personne ne se souviendra plus des soirs de décembre dans cette maison où on ne fêtait pas Noël, même si chacun préparait des cadeaux, avec la chaleur qui montait du sol et que les grandes

Les rochers bleus

verrières retenaient comme dans une orangerie ; plus personne ne saura comment Adolphe Reinach et moi, « les garnements », nous escaladions les rochers pour rentrer après l'heure, en passant par les galeries souterraines, personne ne gardera le souvenir de nos projets d'expédition, des centaines de livres que nous avons lus, de nos vies emmêlées, inventées comme si nous les avions déjà vécues au temps de Périclès sur l'Acropole ou d'Alcibiade entre les montagnes et les temples de Sicile, nul ne saura rien de ma vie ni de mes amours.

Cette maison blanche et ocre, je l'ai vue en chantier, je l'ai habitée, j'y ai travaillé, j'y ai fait l'amour, j'en connais chaque pièce, aussi bien que celles de mon appartement de Nice ; à peine arrivé dans ces vieux murs, je m'y sens chez moi malgré tout, mieux que la plupart de ceux qui y ont eu leur chambre, et qui ont presque tous disparu aujourd'hui.

La première fois où j'y ai été seul, j'ai pris un bain dans la baignoire du maître de maison : j'étais le berger Pâris qui nargue le roi Ménélas. Je ne voulais pas séduire sa femme, je ne pensais pas à Fanny Reinach en chantant dans la mousse mon air préféré de *La belle Hélène*, mais je lui prenais son palais, comme s'il était celui de mon père et de tous mes aïeux, comme si mon char attendait à la porte, avec ma cuirasse et mes jambières, mon bouclier orné de scènes légendaires, et que je retrouvais ma demeure légitime. C'était aussi une machine à boire le soleil ; un refuge pour penser ; un navire sur l'océan du temps ; un morceau de folie

Villa Kérylos

raisonnante – je lui ai tourné le dos, mais elle m'émeut, c'est le décor de toutes les histoires que j'imaginai quand j'étais encore un petit garçon, c'est là que j'ai vu, quelques années plus tard, pour la première fois, celle que j'ai le plus aimé. C'est la mosaïque de mes jours. Mon bonheur en petits cailloux. C'est pour elle que j'y suis revenu, pas trop souvent, pour ne pas souffrir.

Nous n'aurions pas dû nous rencontrer, elle était à peine plus âgée que moi, elle était mariée, j'étais pauvre – il a fallu que ce richissime M. Reinach fasse venir un architecte et lui demande de lui construire un palais de vacances pour qu'après une succession d'événements que personne ne pouvait prévoir, je croise les yeux de cette femme, que j'apprenne qu'elle s'appelait Ariane, et qu'elle me regarde. Un prénom surprenant, surtout quand on pense aux jolies filles de 1956 qui sont plutôt Nicole ou Martine. Ariane au labyrinthe, Ariane abandonnée, Ariane sœur de Phèdre, Ariane à Naxos : je n'en avais rien à faire, elle était vivante, pour moi, avec ses mocassins de plage, ses chapeaux de coton blanc, sa bicyclette. Elle ne sortait pas d'un livre. Je m'appelle bien Achille, dans une famille où personne avant moi n'avait entendu parler de la guerre de Troie.

Nos prénoms, à nous les hommes de ce temps-là – je suis né en 1887 – ont fini sur les monuments aux morts : Jules, Antonin, Honoré, Paul, Siméon, Damien, Marius, mes amis de Beaulieu, je vous revois et je sais, pour chacun, comment vous êtes tombés. Je dois à

Les rochers bleus

Ariane la part d'intelligence que l'illustre Théodore Reinach, le maître de Kérylos, avait oublié de me donner. Lui ne m'avait parlé que de l'antiquité, de la musique, et des poètes qu'il aimait. Jeune homme, je récitais dans ces rochers de Beaulieu les vers des *Fleurs du Mal*: « Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre, Les métaux inconnus, les perles de la mer... » Une édition reliée en rouge qu'Adolphe, son neveu, mon meilleur ami, m'avait donnée quand nous avions quinze ans, avec les « pièces censurées » recopiées à la main sur des pages collées à la fin qui nous donnaient des frissons. Adolphe était plus petit et plus chétif que moi, mais il avait de l'allure, une élégance de cavalier, un air sérieux qui plaisait beaucoup à l'instant où il cessait d'être sérieux, et qu'il éclatait de rire. Ces bijoux de Baudelaire, j'avais envie d'aller les chercher pour Ariane, dans les sables, sous la mer, dans des citadelles au bout du désert, dans les coffres les plus secrets de l'Atlantide. Je voulais voir des colliers de perles et d'or sur ses épaules et sur ses seins, avant de la caresser. J'en avais assez d'aimer les statues. Racontée ainsi, la romance qui a transformé ma vie a l'air d'un conte. Notre histoire ne s'est jamais terminée, je l'ai cachée à mes enfants, et bien sûr à leur mère – mais en parlant de Kérylos, c'est cela aussi que je veux leur léguer, en plus de ce que je suis venu récupérer ce matin. Pourquoi mes enfants ignoreraient-ils ma grande aventure ? Cette maison qui ne m'appartient pas, que j'ai cessé d'aimer, ce labyrinthe absurde qui est devenu grotesque à mes yeux, cette demeure qui va mal finir,

Villa Kérylos

je veux la leur donner, pièce par pièce. C'est là qu'est restée ma vie.

À Monaco, ce matin, le prince épouse Grace Kelly. La mer quand je me suis levé avait des vagues dorées et elle était couverte de navires – comme dans une page célèbre de l'*Iliade* qu'on m'avait fait traduire –, du paquebot au rafiote de pêche, tous se précipitaient là-bas pour faire rugir leurs sirènes. Ma petite ville de Beaulieu est vide. Je me suis dit que je pourrais venir sans attirer l'attention. Personne ne sait que je suis là. Je pense que vers sept heures le gardien et sa femme vont revenir de la principauté; je ne sais pas si ce sont encore ceux que j'ai connus, je pense que non, ils seraient si vieux, mais après tout le climat est bon. Ils resteront sans doute dans leur petite maison à l'entrée du promontoire, qu'on appelait « la guitounette » mais dont beaucoup se seraient contentés. Je ne veux pas prendre de risques.

J'ai du temps pour trouver ce que je cherche, mais pas trop. Si au moins je savais dans quelle pièce aller. Théodore Reinach, dans les années qui ont précédé sa mort, a dû laisser un signe, un repère, que personne n'est plus capable de déchiffrer. La maison était pleine de coffres et d'armoires débordant de lettres, de plans, d'albums de photos, de brouillons de livres savants et de cahiers d'écoliers; les nazis ont tout renversé, tout vidé, et beaucoup emporté. Je me suis toujours demandé s'ils avaient pris plaisir à piller une demeure « juive », ou s'ils cherchaient quelque chose de précis

Les rochers bleus

– s'ils cherchaient eux aussi cette couronne de vainqueur que je suis venu trouver.

Les papiers des Reinach s'ils n'ont pas brûlé à Berlin en 1944, sont peut-être dans des cartons pas ouverts aux archives de Moscou, nul ne s'y intéressera jamais. Je vais devoir procéder par déduction. Je les connais si bien, le clan, les trois frères, leurs femmes, leurs enfants. Je sais comment ils pensaient – et en premier, Théodore, le plus génial de toute cette famille, le créateur de Kérylos. Je n'ose pas dire « mon bienfaiteur », il ne m'a pas fait que du bien. Aujourd'hui, je ne lui en veux plus. Il me manque. Il serait si vieux, un sage capable de raconter toutes les histoires de ce monde, nos odysées et nos périples, vieux comme Homère ou Hérodote.

J'utilise depuis toujours l'entrée par la venelle, je passe par la grande cuisine, qui est si fraîche. C'est par là que je suis arrivé la première fois, à quinze ans, en 1902. C'était l'entrée du chantier, qui commençait à peine. Parmi les trous creusés un peu partout, on ne devinait même pas les fondations, je ne sais pas si une « première pierre » avait été posée. On faisait sauter des rochers à la masse, on respectait certains arbres, on en plantait d'autres. J'ai vécu six ans au cœur de la construction, avec les artisans, les ouvriers, les décorateurs, six autres années ensuite, les plus heureuses, à profiter d'une maison grecque où souvent j'étais seul, comme aujourd'hui. Puis ça a été la guerre de 14. Tout a sombré. J'étais adulte. Après 1918, la vie qui recommença nous laissa tous avec plus de souvenirs que de

Villa Kérylos

projets. J'ai commencé autre chose. Je me suis éloigné. Je ne supportais plus cet amour absurde de l'antiquité grecque. Je suis devenu peintre, j'ai voulu être de mon temps, j'exposais mes tableaux, j'en détruisais d'autres, j'aimais les formes pures, j'ai été cubiste, je n'avais pas choisi la vie la plus simple.